**Marie-Pierre REY, *L'effroyable tragédie. Une nouvelle
histoire de la campagne de Russie***

Paris, Flammarion, 2012

Bernard Gainot

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/13102>

DOI : 10.4000/ahrf.13102

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2014

Pagination : 213-215

ISBN : 978-2-200-9083-2790-8

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Bernard Gainot, « Marie-Pierre REY, *L'effroyable tragédie. Une nouvelle histoire de la campagne de Russie* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 375 | janvier-mars 2014, mis en ligne le 08 juillet 2014, consulté le 05 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/13102> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.13102>

Ce document a été généré automatiquement le 5 juillet 2021.

Tous droits réservés

Marie-Pierre REY, *L'effroyable tragédie. Une nouvelle histoire de la campagne de Russie*

Paris, Flammarion, 2012

Bernard Gainot

RÉFÉRENCE

Marie-Pierre REY, *L'effroyable tragédie. Une nouvelle histoire de la campagne de Russie*. Paris, Flammarion, 2012, 317 p., ISBN 978-2-0812-2832-0, 24€.

- 1 Voici une mise au point extrêmement claire et documentée sur la campagne qui a mis un terme à l'épopée napoléonienne voici deux cents ans, par la meilleure spécialiste française de la question, puisque Marie-Pierre Rey est professeure d'histoire russe à l'Université Paris1, et que sa biographie récente sur Alexandre I^{er} fait autorité sur la question.
- 2 Nous cheminons au fil des pages avec la Grande Armée, nous en suivons toutes les étapes militaires, en un récit qui multiplie à chaque phase cruciale (l'entrée sur le territoire russe, la bataille de Borodino, l'occupation et l'incendie de Moscou, la volte-face de Maloïaroslavets, le retour vers Smolensk, le passage de la Bérézina, l'épouvantable retraite enfin vers Vilnius et l'épilogue tragique) les différents points de vue. Car la parfaite connaissance qu'a l'auteur de la langue et des archives russes permet de croiser à chaque fois les sources. Le grand intérêt de cet ouvrage réside dans la confrontation des regards et des témoignages. On se rend bien compte que cette campagne fut un gigantesque drame humain, et que la somme inouïe de souffrances endurées par les soldats de l'armée napoléonienne, fut également partagée par la population russe, que les doutes, les hésitations, le courage et les traits de bravoure, étaient le lot commun des responsables des deux camps.

- 3 Les actions proprement militaires sont retracées avec une grande précision, celles-ci étant toujours replacées par rapport aux stratégies affrontées ; la recherche de la bataille décisive pour Napoléon, l'esquive et la terre brûlée pour Koutouzov. Nous retiendrons tout particulièrement le récit de la bataille atypique de Borodino, la plus sanglante de toutes les batailles de l'époque moderne : « la bataille de Borodino ne devait pas entrer dans l'histoire par l'intelligence stratégique et la sophistication des actions menées, mais par le seul courage des combattants, luttant pied à pied, avec un acharnement héroïque, tant contre l'ennemi que contre leur propre peur, dans une sorte de préfiguration terrible de la guerre de position de 14-18. » (p. 156).
- 4 L'épisode moscovite est également retracé dans les moindres détails, avec un chapitre sur « Moscou libérée », appuyé sur les archives et correspondances russes, qui fait pendant à « Moscou occupée », où le tableau des pillages et destructions par l'armée française a pour contrepoint la « naissance du sentiment national russe » (p. 202). Le « moment » de septembre-octobre 1812 est bien un moment inaugural pour la Nation russe, tout comme le « moment » de mai 1808 avait été un moment inaugural pour la Nation espagnole. L'Empire napoléonien est un accoucheur des nations européennes, mais contre lui. Tout comme en Espagne, l'auteur montre bien comment ce sentiment national se forge à partir de la chute d'une ville symbole, autour de la fidélité à la dynastie et à la religion nationalisée. Avant la prise de Moscou, le pouvoir d'Alexandre n'était pas assuré, des doutes sur la capacité du commandement provoquaient un certain flottement, tandis que des soulèvements paysans éclataient ça et là, soulèvements que Napoléon ne put, ou ne voulut pas, exploiter. La force morale a changé de camp et s'exprime désormais à travers les nombreuses proclamations patriotiques du tsar, ou du commandant supérieur Koutouzov dont Alexandre et nombre de ses officiers se méfiaient de prime abord. Sur les ruines fumantes de Moscou, l'élan patriotique emporte tout, et les élites russes, rassurées sur le loyalisme populaire, peuvent inverser le message libérateur des héritiers de la Révolution française. Les Français sont désormais les « nouveaux Mongols » qui menacent la civilisation universelle, et qui se comportent comme les ennemis du genre humain.
- 5 Le comportement de Koutouzov, son obstination dans la stratégie d'usure, malgré les accusations de mollesse maintes fois émises dans l'entourage du tsar, mais aussi son refus d'un anéantissement total de la puissance française, est finement analysé. Le feld-maréchal a une perception très large des rapports de forces ; une destruction complète de l'armée française ne peut que faire le jeu de l'Angleterre, et il se méfie tout autant de la volonté hégémonique de celle-ci en Europe, que de la domination française sur le continent.
- 6 Il reste donc à épuiser l'adversaire, sans l'abattre complètement. Les ressources du haut-commandement français ne sont d'ailleurs pas entièrement paralysées, comme il est démontré pour le fameux franchissement de la Bérézina, où l'armée napoléonienne parvient à éviter la nasse fatale préparée par les Russes quelques kilomètres plus au nord. De là à parler de « victoire » française comme il est imprudemment avancé par quelques thuriféraires napoléoniens ! C'est oublier le coût humain extraordinairement élevé de cet épisode où l'héroïsme le dispute au tragique ; 15 000 morts et blessés du côté Russe, 13 000 pour la Grande Armée, mais 5 000 civils et soldats pris dans un piège mortel, et 10 000 prisonniers.
- 7 Reste l'épilogue tragique de Vilnius, en l'absence de Napoléon rentré précipitamment à Paris où l'équipée du général Malet a révélé la fragilité de l'édifice institutionnel.

Comme on cherchait vainement en 1800 ce qu'il y avait dans la Constitution de l'an VIII en dehors de Bonaparte, on se rend compte en 1812 à quel point tout se délite avec l'éloignement du chef. Les survivants fantômes qui se rassemblent à Vilnius au début du mois de décembre vont être frappés par le typhus qui ravage la ville ; on est loin de l'accueil enthousiaste de la population, largement acquise à la cause polonaise, six mois plus tôt seulement. C'est le typhus qui a décimé ces moribonds accablés par la faim, la fatigue et le froid. Les cosaques n'ont fait que déverser les cadavres dans les fosses communes, rouvertes lors d'une campagne récente de fouilles archéologiques. La comptabilité macabre enregistre 200 000 à 250 000 morts, 150 000 à 200 000 prisonniers, dont un certain nombre feront souche en Russie. Si on ajoute 50 000 à 60 000 déserteurs, c'est le constat de la disparition globale de la Grande Armée qu'il faut dresser. Si les théoriciens répètent depuis le milieu du XVIII^e siècle que la guerre moderne doit viser à l'anéantissement des forces de l'ennemi, la campagne de Russie illustre le théorème de la « campagne décisive » ; et ce sont les Russes qui sont les bénéficiaires de la démonstration. Mais à un prix tellement élevé qu'on s'éloigne des paramètres théoriques ; la justification de la guerre moderne, c'est que sa croissance en intensité était compensée par son économie en vies humaines. Or, aux pertes françaises, il faut ajouter les 300 000 russes, morts, blessés et prisonniers. Le titre de cette excellente synthèse est ainsi pleinement justifié ; avant tout une « effroyable tragédie » humaine.

- 8 Un cahier central d'illustrations prolonge la diversité des points de vue exposés au cours du récit par une diversité des supports iconographiques qui portent l'événement. Il faut particulièrement attirer l'attention sur les *lubki*, « ces petites gravures aux couleurs vives, qui, illustrant des saynètes et des contes, sont vendues sur les marchés ou dans les foires, et décorent les maisons » (p. 208), qui sont les vecteurs du patriotisme russe.
- 9 En dépit de quelques rares manifestations commémoratives du bicentenaire de l'événement, nous n'avons pas de synthèse récente. En France, la lecture de la campagne de Russie se fait encore au prisme de la victoire ou de la défaite. La grande originalité du livre de Marie-Pierre Rey est de nous sortir de ce cadre contraint, et de l'exceptionnalité française (dans la prouesse ou dans le malheur), pour nous plonger dans une histoire plurielle et affrontée.